

Car, partie intégrante de la philosophie, l'histoire philosophique des sciences a participé aux aventures récentes de la philosophie française. Il en résulte aujourd'hui un émiettement des tendances et une dispersion des œuvres qui rendent difficile toute vue d'ensemble. Devant ses collègues philosophes, l'historien se sent tantôt en plein accord, tantôt en complète opposition.

En plein accord, par exemple, pour dire que tous les faits qu'apporte l'histoire ne sont pas également intéressants : fixer à huit jours près la date de naissance ou de baptême d'un savant apporte généralement peu de lumière sur son œuvre. Mais pas au point, toutefois, de condamner la « recherche avaricieuse de l'information⁶ » car nul ne sait à l'avance l'importance du fait inconnu que révélera une enquête systématique dans un fonds d'archives, ou du texte oublié soudain mis au jour par une recherche bibliographique. Ces faits non convoqués ruinent parfois la théorie *a priori* que le chercheur doit toujours remettre à l'épreuve et au risque des documents nouveaux.

Derrière ce désaccord sur la valeur du fait ou du document, c'est toute la différence entre la philosophie et l'histoire qui se dissimule. L'épistémologue fait une théorie de la science ; le passé ne l'intéresse que dans la mesure où il permet de soutenir la théorie. D'où, par nécessité, un choix dans les faits que ce passé offre. Je reviendrai sur l'objection classique qui consiste à reprocher à l'historien de faire un choix lui aussi, mais sans le dire ni le justifier. Il s'agit de montrer ici que le projet de l'épistémologue et celui de l'historien ne sont pas les mêmes, même s'ils sont tous deux légitimes, et qu'ils ne peuvent en conséquence traiter de la même manière les faits historiques.

On a pu reprocher à Gaston Bachelard d'avoir donné une image radicalement déformée de la physiologie du XVIII^e siècle en choisissant systématiquement des textes archaïques, mais qui illustraient ses thèses⁷. Cependant, le meilleur exemple que l'on puisse donner de cette priorité de la théorie sur le fait est sans doute l'*Histoire de la folie* de Michel Foucault. Le véritable objet de la réflexion du philosophe, comme la suite de son œuvre l'a montré, c'est la théorie du pouvoir. L'*Histoire de la folie* elle-même repose tout entière sur une définition de la maladie mentale empruntée à l'antipsychiatrie contemporaine. C'est à partir de là que les faits sont interprétés, et surtout choisis. Les historiens ont pu dire et redire que cette histoire était historiquement fautive, qu'on avait très souvent enfermé les malades mentaux au Moyen Âge et au XVI^e siècle⁸, que le « grand renfermement » de 1660

n'avait nullement la signification que Foucault lui prête, etc. Inutilement, bien sûr : le succès de la théorie est assuré par le grand talent de l'auteur, par la cohérence interne de la théorie même et surtout par son plein accord avec une des grandes tendances de l'idéologie contemporaine. Sa fausseté historique n'intéresse personne : c'est le projet politique qui la sous-tend qui suscite l'adhésion.

Il ne m'appartient pas de juger de l'épistémologie bachelarienne en tant que telle : d'autres en ont écrit, qui y avaient sans doute plus de titres que moi⁹. Que cette épistémologie repose sur une philosophie de la discontinuité et sur l'institution d'une « coupure épistémologique » entre la « science sanctionnée » et la « science périmée » a cependant entraîné pour l'histoire épistémologique des sciences des conséquences que l'historien ne peut ignorer. Si la grande découverte scientifique surgit soudainement « et pour ainsi dire sans préparation historique¹⁰ », l'historien n'a plus qu'à en prendre acte et à établir ses chronologies, à supposer que la chose en vaille la peine. Si l'histoire des savoirs humains sur la nature doit radicalement distinguer la « science sanctionnée », qui est la science, et la « science périmée », qui est la non-science, l'historien des sciences voit sa tâche singulièrement allégée sans doute, mais ses perplexités multipliées. Quand et où commence la vraie science ? Il est facile d'opposer la physique aristotélicienne à celle de Newton, ou la chimie du phlogistique à celle du XIX^e siècle. Mais la « révolution chimique » à laquelle on attache le nom de Lavoisier est un phénomène complexe, qui a duré des dizaines d'années et fait intervenir beaucoup de savants et d'œuvres souvent contradictoires. Il a fallu plus de trois siècles pour passer de la théorie aristotélicienne du mouvement à celle de Newton, et au moins trois hommes de génie, Galilée, Descartes et Newton lui-même, pour constituer le concept d'inertie. En biologie, les choses sont encore moins claires, et l'apparition du mot vers 1800 n'a pas fait miraculeusement naître la science. On sait le temps qu'il a fallu pour constituer la théorie cellulaire, et que le concept de sélection naturelle n'a pas surgi d'un coup dans l'esprit de Darwin, qu'il a profondément changé de sens entre Darwin et nous, et que les évolutionnistes actuels ne s'accordent ni sur sa nature ni sur son rôle. Il est impossible de faire aujourd'hui une « histoire récurrente » de la théorie de l'évolution, faute de trouver dans la science moderne la base de certitudes, ou au moins de consensus, qui serait nécessaire¹¹.

Faut-il donc ignorer la science moderne pour faire l'histoire du

passé, et refuser de savoir, en étudiant une découverte ancienne, si elle fait encore aujourd'hui partie de la science admise et, sinon, ce que la science dit aujourd'hui de ce problème ? Non, sans doute. Une bonne photographie microscopique moderne peut aider à comprendre ce que virent ou crurent voir les microscopistes du XVIII^e siècle, de même que la génétique actuelle peut expliquer les mutations d'*Oenothera lamarckiana* qui servirent de point de départ aux théories de Hugo de Vries. Mais ces connaissances modernes doivent être mises au service de l'intelligence du passé ; elles ne doivent ni servir de principe organisateur de la reconstruction historique, ni de critères de jugement, voire de condamnation, de la science du passé. Le problème de la vérité scientifique peut être l'affaire du philosophe ou du savant ; il n'est pas, en soi, l'affaire de l'historien. L'histoire des sciences ne peut prétendre à aucune valeur normative : elle ne dit pas ce qui doit ou aurait dû être, elle dit ce qui a été, en essayant de comprendre pourquoi les choses ont été ainsi, et pas autrement.

Dans une telle recherche, il est aussi dangereux de sacrifier la science que d'ignorer sa spécificité. La recherche scientifique est une des activités intellectuelles de l'homme en société, au même titre que la réflexion philosophique, historique, théologique ou politique. Elle est soumise aux mêmes contraintes et aux mêmes aléas de l'histoire. Mais, contrairement à la philosophie ou à la politique, la science a constitué depuis quelques siècles un corpus de connaissances dont une grande part ne semble pas devoir être remise en cause dans un avenir prévisible, et qui acquiert ainsi un caractère unique de transhistoricité. C'est ce caractère transhistorique, baptisé « vérité scientifique », que le philosophe cherche, légitimement, à comprendre. L'historien, lui, cherche à comprendre autre chose : comment ce transhistorique est né dans l'histoire. Il reconnaît la transhistoricité de la science, mais refuse d'y voir la marque d'une vérité absolue, dont l'épiphanie transcenderait miraculeusement les processus historiques. Trop de certitudes ont, devant ses yeux, traversé les siècles et se sont finalement évanouies. Plutôt que de scepticisme, il s'agit d'un refus de sacralisation et, surtout, d'une crainte de voir le jugement de valeur, même épistémologiquement ou scientifiquement justifié, se substituer à l'analyse historique. On n'explique ni la naissance ni le succès d'une théorie scientifique en disant simplement qu'elle est vraie, ni même en disant pourquoi elle l'est, pas plus qu'on n'explique l'échec de l'erreur par son caractère d'erreur. La volonté de juger empêche souvent de comprendre.